LES deux colonnes partirent le 2 juin de Barcelone. Schwartz passa la journée du 5 à Martorell, arrêté par une pluie violente, et attendant que le reste de sa colonne l'eût joint. Pendant ce retard, la nouvelle de sa marche se répandit dans la montagne; Manresa trembla de l'imprudence qu'elle avait commise en s'insurgeant; Igualada frémit comme étant la première ville sur la grande route. Dans les deux villes on sonna le tocsin, et bientôt sortirent de toutes parts les *Somatènes*.

Somatènes est le nom que, de temps immémorial, on donne en Catalogne à la population armée; si les circonstances exigent le service d'un petit nombre de Somatènes, c'est leur ville ou leur village qui les choisit, les arme, les paie, et nomme celui d'entre eux qui commandera les autres. Si le danger de la patrie appelle tout le monde aux armes, alors partent en masse tous les mâles de l'âge de seize à soixante ans, et comme il n'y a jamais assez de fusils pour une si énorme multitude, l'un

prend une vieille épée, l'autre une pique, et un troisième transforme en arme de guerre un instrument de labourage. Ainsi il arriva à Manresa. La poudre ne manquait pas, mais les balles; on y suppléa. Le fils d'un petit marchand de Manresa, Francisco Riera, surnommé, à cause de la boutique de son père, *el tit de la botigueta*, le même qui avait brûlé les proclamations des Français, se mit à la tête des cent les plus échauffés et les mieux armés, et après avoir communié marcha à la rencontre de l'ennemi. Deux ou trois cents hommes d'Igualada accourent précédés d'un énorme crucifix de bois que portait un capucin, et se joignent à eux. Le feu gagne dans les districts voisins de Calaf, San-Pedro, Sellent, Cervera, Cardona et Solsona. Le rendez-vous des patriotes est indiqué près des maisons de Bruch, vers l'embranchement de la route royale de Lérida avec le chemin de Manresa. Ils ne consultaient ni leur nombre, ni la force de leurs

ennemis ; ils marchaient avec une intrépidité fille de la confiance et de l'ignorance.

SCHWARTZ, parti le 6 au matin de Martorell, marchait dans un pays coupé, boisé et montagneux, avec aussi peu de précaution que s'il eût dû traverser une plaine dans un pays ami. Sa colonne avait à peine dépassé Bruch, qu'il fut assailli par une grêle de balles, partant d'entre les arbres et des recoins des rochers, sans qu'on aperçût un seul de ceux qui tiraient les coups de fusil. Schwartz masse sa colonne, détache des tirailleurs et marche en avant ; les Somatènes se retirent, en faisant feu, les uns vers Igualada, les autres par le chemin de Manresa ; l'avant-garde de Schwartz arrive à Casa-Masana et s'y arrête ; le corps de la colonne fait halte au-dessus des maisons de Bruch ; les soldats mangent la soupe.

L'ennemi s'arrête : donc nous sommes les plus forts. Ce raisonnement évident pour des hommes ainsi engagés circule de bouche en

bouche; ceux qui s'étaient retirés reviennent sur leurs pas; d'autres troupes de Somatènes, qui n'avaient pas encore combattu, arrivent; l'attaque recommence. Parmi les plus audacieux sont ceux de San-Pedro, plus nombreux que les autres, et qui se croient plus redoutables, parce qu'ils ont un tambour à leur tête. Ce tambour ranimant les incertains du son de sa caisse, et leur indiquant dans le taillis et les broussailles la direction qu'ils doivent suivre, fit précisément le métier que faisait un général en chef dans l'enfance de la guerre. Un feu assez vif s'engage entre les paysans et l'avant-garde des Français. Schwartz, ancien colonel de cavalerie, et quoique vieux de service, jeune dans ce genre de guerre, calcula avec effroi les obstacles qu'il aurait à surmonter, les troupes qu'il rencontrerait sur une route de soixante-dix-sept lieues de montagnes, avec plusieurs places fortes et une population exaspérée et grossissant. Il se jugea hors d'état d'exécuter l'ordre

qu'il avait reçu, et prit le parti de rentrer dans Barcelone.

LA retraite s'effectua en ordre, sous le feu d'une foule de Somatènes, dont les Français reçurent peu de mal, mais auxquels ils en firent encore moins. On devait traverser la ville d'Esparaguera, qui consiste en une seule rue d'un quart de lieue de long. Les habitans, en apprenant que les Français revenaient sur leurs pas, sonnèrent la cloche d'alarme, encombrèrent la rue d'arbres renversés, de meubles, et se disposèrent à faire aux Français tout le mal qui dépendait d'eux. Ceux-ci arrivent à la chute du jour, donnent imprudemment dans le piège qu'on leur avait préparé. Alors pleuvent sur eux, du haut des toits et des étages supérieurs, des blocs de pierre, des morceaux de bois, des chaudières d'eau bouillante. Le général Schwartz retire ses troupes à la hâte, les jette à droite et à gauche de la ville,

et poussant sa marche dans la nuit, arrive à Martorell, sur le bord du Llobregat.

Le lendemain 8, les troupes rentrèrent à Barcelone. Duhesme, général d'une grande résolution, n'était pas homme à s'exagérer la force des Somatènes; mais le devoir d'une obéissance aveugle avait pu seul le déterminer à se défaire de plus de la moitié de ses troupes dans des circonstances difficiles, et à se réduire à six mille hommes pour tenir la Catalogne en bride. Il applaudit au parti que Schwartz avait pris de revenir, et, sans s'inquiéter du vide que causerait dans l'exécution du plan d'opération l'absence de ses troupes, il envoya à Chabran l'ordre d'en faire autant, et il porta au-devant de lui un détachement pour le recevoir.

Le général Chabran était entré à Tarragone sans rencontrer d'ennemis ni sur son chemin ni dans la ville. Il reçut le 9 l'ordre de rentrer, et se mit en marche aussitôt. Mais l'étincelle

électrique , partie de Manresa et de Bruch, venait d'allumer l'incendie de plusieurs arrondissemens populeux que les Français devaient traverser. Les habitans de Vendrell et d'Arbos prirent les armes , encouragés par la présence de trois cents Suisses de Wimpfen , qui étaient en marche pour rejoindre leur régiment à Tarragone. La populace de Villa-Franca et les paysans d'alentour suivirent cet exemple. Le gouverneur de la ville, don Juan de Tuda, vieillard respectable , voulait s'opposer à leur furie; ils le massacrèrent. Deux officiers du bataillon des gardes espagnoles , en garnison dans la ville, éprouvèrent le même sort. Le bataillon cerné dans ses casernes par la population, parce qu'il ne voulait pas prendre part à l'insurrection, s'échappa sous le prétexte d'aller prendre position au dehors, et se retira à Tarragone, en longeant la mer.

Quand les Français arrivèrent à Vendrell, quelques bandes de Somatènes, qui voulaient défendre cette ville, furent sabrées et rejetées

sur Arbos. Là était le principal rassemblement, et l'on avait mis en batterie du canon de fer de gros calibre. La position était bonne; mais comme c'est en général un pays de plaine, les Français purent se déployer. Les voltigeurs enlevèrent la position d'emblée. Le général de brigade Bessières traversa le village à la tête d'un régiment de cuirassiers, et tailla en pièces tout ce qui lui tomba sous la main. Arbos fut pillé et réduit en cendres, conformément aux usages de la guerre. Le général Chabran épargna Villa-Franca, parce que les principaux habitans n'avaient pas pris part au désordre, et qu'il importait de séparer la cause des propriétaires et des hommes paisibles de ceux qu'il convenait à l'autorité de peindre comme un ramassis de brigands. Le 11, le corps expéditionnaire rencontra près de Vallirana les détachemens qu'on avait envoyés de Barcelone au-devant de lui, et repassa le Llobregat sans être inquiété. Le 13, il fut envoyé à Martorell et Esparaguera pour châtier les insurgés qui avaient

poursuivi la colonne du général Schwartz; mais on n'y trouva aucune résistance. Les Catalans s'étaient préparés à défendre encore le passage de Bruch ¹; et de ce que Chabran ne tenta pas de le forcer, ils conclurent que ce défilé était pour l'armée française les colonnes d'Hercule.

DES soins plus importans appelaient ailleurs l'activité de Duhesme, et ce n'était pas pour laisser reposer ses troupes qu'il avait renoncé à occuper l'importante place de Tarragone. Au récit du combat de Bruch, la population entière s'était levée en Somatènes, sans attendre les ordres des supérieurs. Il s'était levé dans

¹ Les habitans firent graver sur une pierre l'inscription suivante : *Victores Marengo, Austerlitz et Iena hinc victi fuerunt... Diebus VI et XIV Junii anno 1808.*

Appeler les deux mille hommes du général Schwartz vainqueurs de Marengo, c'était bien largement abuser de la figure de rhétorique, qui prend le tout pour la partie.

chaque ville ou bourg une Junte de gouvernement. A Figuières, aux portes de France, un ancien adjudant-major, retiré du bataillon léger de Girone, don Juan Claros, ameuta les bourgeois et les paysans contre la garnison française; et, avec l'aide de quelques détachemens venus de Roses, la força à se retirer dans le fort où il la tint bloquée, espérant qu'elle se rendrait bientôt faute de vivres. Girone, grande place sur le Ter, réputée de tout temps une des clefs de la Catalogne, se mit en défense. Duhesme y avait passé en venant de Barcelone, mais n'y avait pas laissé de garnison, parce que l'Empereur ne lui avait pas donné l'ordre de le faire, et il avait eu l'imprudence d'y laisser le régiment d'Utonia, fort de trois cent quatre-vingts hommes.

La Catalogne, avec toutes ses places, tous ses forts, dont chacun avait conservé quelque noyau d'officiers et de soldats de ligne, avec ses montagnes peuplées de contrebandiers, avec ce qui restait encore des braves

qui avaient fait la guerre contre les Français de 1793 à 1795 ; la Catalogne pouvait entreprendre davantage et se soutenir plus long-temps que toute autre portion de l'Espagne, contre une armée régulière. Mais la Junte suprême de Lérida entreprit de diriger vers un but plus concentré tous les efforts partiels, et de tirer parti du patriotisme exalté d'une population de huit cent mille habitans. Elle donna des ordres pressans pour l'armement des places et des forts. Elle fit armer dans les ports des flottilles de guerre. Elle se mit en rapports actifs avec les îles Baléares et les royaumes voisins d'Aragon et de Valence, qui, réunis à la Catalogne, forment la Coronilla. Mais comptant, avec raison, plus sur elle-même que sur ses voisins, elle décréta la formation d'une armée provinciale de quatre-vingt mille hommes, dont la moitié active, et l'autre en réserve. L'armée active fut organisée en quarante bataillons de *Miquelets*, *tercios de Miquelets*. Les batail-

lons portèrent les noms des villes. Chacun eut dix compagnies de cent hommes. On assigna aux Miquelets vingt sous (*pecetta*) par jour et le pain. Les officiers furent moins payés que ceux de la ligne. Cette troupe eut pour uniforme la veste courte et le chapeau rond à plumet, habit national des Catalans. Cette organisation dérogeait aux règles générales adoptées en même temps dans le reste de l'Espagne. C'était pour les Catalans une raison d'y tenir davantage. Ils n'auraient pas voulu pour tout au monde s'enrôler dans les régimens castillans. Ce nom de Miquelets, porté par leurs pères et renouvelé dans les guerres de la révolution, les flattait. D'ailleurs, la conduite équivoque des troupes de ligne flottant entre des devoirs positifs et l'intérêt de la patrie, jetait sur elles la défaveur et le soupçon.

L'effet de cette insurrection fut de mettre en défense les places non occupées par les Français, et de rompre d'une manière permanente,

la communication. Girone, déjà renommée pour le rôle qu'elle avait joué dans les guerres de Catalogne, a une population de quatorze mille habitans... Bâtie au confluent du Ter et de l'Oña, cette dernière rivière la coupe en deux parties; la plus considérable, et qui pour cette raison porte le nom de ville, est bâtie sur le penchant d'une montagne qui domine du côté de l'Est. L'autre partie est en plaine et s'appelle le Mercadal. La ville a une vieille enceinte à tours, sans terre-plein, et deux bastions, l'un à l'entrée, l'autre à la sortie des eaux de l'Oña. Le Mercadal a cinq bastions et une demi-lune; mais la place entière manque de fossés et de chemin couvert; la plus grande force consiste dans un système de forts détachés, dont est couverte la montagne de l'Est, forts communiquant avec la place. Le château de Mont-Joui, bâti sur une montagne au nord, à trois cents toises du mur d'enceinte, est un carré bastionné avec fossé, chemin couvert et deux demi-lunes. Le principal défaut de tous ces

forts extérieurs est d'être étranglés dans leur tracé et de manquer de logement pour les garnisons.

DUHESME sentit la nécessité de rouvrir les communications avec la France, avant que les forces de l'ennemi fussent organisées. Il se chargea en personne de cette opération avec sept bataillons, cinq escadrons et huit pièces d'artillerie. Deux chemins conduisent de Barcelone à Gironne : l'un, remontant la vallée du Besos, entre aussitôt dans les terres et passe au pied de la forteresse d'Hostalrich; l'autre longe la mer l'espace de dix lieues; c'est le meilleur des deux, et celui que suivit Duhesme. Un corsaire français qui était dans le port de Barcelone, marcha par mer à hauteur des troupes. Les troupes, parties de Barcelone le 17 juin, rencontrèrent le même jour, sur les hauteurs de Mongat, neuf mille Somatènes, qui paraissaient vouloir s'opposer à leur passage. Un lieutenant de la marine royale, don

Francisco Barullo, neveu de l'amiral de ce nom, qui bombardra deux fois Alger, dirigeait ce rassemblement. Il mit du canon dans le château de Mongat. Le général français mit les Somatènes en fuite et prit leur canon. Continuant sa marche, il emporta à la baïonnette Mataro, ville de vingt mille âmes de population, qui avait osé barricader ses portes et se défendre avec de l'artillerie. Le 20, l'avant-garde se présenta sur les hauteurs de Palau de Sacosta, en face des murs de Girone. Quelques coups de canon tirés de la place annoncèrent qu'on n'y serait pas reçu pacifiquement.

En effet tout était préparé pour une vigoureuse résistance. Une nombreuse artillerie, servie par des canonniers échappés de Barcelone et par les marins des villages de la côte, garnissait les remparts. La population armée secondait les efforts du régiment d'Utonia. Les prêtres, les moines, les femmes encourageaient les soldats à se bien défendre. Le général Duhesme déploya ses troupes. La droite passa

l'Oña, et menaçâ successivement la porte del Carmen et le fort des Capucins. La gauche s'étendit jusqu'à Salt, où elle était fusillée par les Somatènes embusqués de l'autre côté du Ter. Il établit successivement deux batteries qui firent peu de mal à la ville, et ne purent se soutenir contre l'artillerie de la place. A la nuit, le feu de la place cessa; mais entre neuf et dix heures, une colonne de troupes françaises s'approche, dans le plus grand silence, du bastion de Santa-Clara, au midi de la place; les soldats y appliquent des échelles. Les plus braves arrivent au haut du rempart; mais on les a aperçus, et à l'instant accourt par la gorge du bastion un détachement d'Utonia, qui précipite à coups de baïonnette, dans les fossés, ceux qui avaient déjà escaladé le rempart. Une heure après, une autre colonne se présente au pied du bastion de San-Pedro, à l'autre extrémité de la place; elle est aussitôt battue de front par le canon de l'enceinte et par le feu de la tour de Saint-Jean, ouvrage dé-

taché. Partout les attaques des Français échouèrent.

DUHESME était trop habile pour s'obstiner à emporter une place de guerre avec du canon de bataille. N'ayant pas réussi à enlever Girone d'un coup de main, il retourna à Barcelone, pour y organiser des moyens plus puissans. Les Catalans avaient profité de son absence, pour former un cordon épais sur le Llobregat. Cette rivière descend des Pyrénées, coupe la principauté en deux parties presque égales, et se jette dans la mer, à deux lieues au sud-ouest de Barcelone; elle cesse d'être guéable depuis le Montserrat jusqu'à son embouchure, dès qu'il y a des pluies ou des fontes de neige dans la montagne. Un notaire de Lérida, don Juan Baget, homme ardent et populaire, nommé par la junte de Lérida colonel du *tercio* de cette ville, était accouru, avec son bataillon créé depuis quelques jours, à la position de Bruch. Les Français s'étant éloi-

gnés, il descendit à Martorell. Là, suppléant par le patriotisme à ce qui lui manquait de connaissances, et s'aidant du zèle de trois excellens patriotes, don Jose Matea, bourgeois de Capelladas, don Manuel Pometta, officier retiré, et don Juan Soso, sergent d'artillerie, il organisa le premier la ligne de défense du Llobregat. On éleva des retranchemens. Les principaux passages furent garnis de grosses pièces d'artillerie tirées des places et des batteries de côte, et ils avaient avec eux deux pièces de canon attelées. Le beau pont de pierre de Molins-del-Rey, sur la grande route de Tarragone, était coupé par un barrage.

Les positions du Llobregat furent reconnues dans la journée du 29. Le 30, le général Lecchi, à la tête de deux mille Italiens, se présenta devant Molins-del-Rey. Pendant qu'il attirait l'attention des Catalans sur ce point, les généraux Goulas et Bessières, à la tête, l'un de l'infanterie, l'autre de la cavalerie française, passèrent le fleuve à gué près de San-Boy, cul-

butèrent les Somatènes, et remontant rapidement la rive droite, la nettoyèrent d'ennemis, aidèrent Lecchi à déboucher, et poursuivirent l'ennemi au-delà de Martorell, après lui avoir pris toute son artillerie.

Pendant cette expédition du Llobregat, Chabran partit de Mataro avec une colonne de trois mille hommes pour faire des vivres dans le Valles. Il eut une rencontre près de Granollers avec les Miñones ou Patriotes de Vich, commandés par don Francisco Milans del Borch, lieutenant aux gardes espagnoles, ce qui lui donnait le rang de lieutenant-colonel dans l'armée. Ce fut le premier officier supérieur des troupes de ligne qui se mit à la tête des Somatènes. Partout où le moindre détachement de troupes françaises pouvait aborder ces paysans rassemblés, ils étaient aussitôt mis en fuite; mais dès que le vainqueur se retirait, ils accouraient derrière et sur les côtés: comme ils les reconduisaient à coups de fusil jusqu'à leur destination, ils avaient toujours aux yeux

de leurs concitoyens et à leurs propres yeux la physionomie de troupes victorieuses.

CEPENDANT on ne recevait plus en France de nouvelles de la Catalogne, que celles qui arrivaient par quelque barque échappée à ses risques et périls du port de Barcelone. Le général de brigade Ritai, commandant le département des Pyrénées-Orientales, partit de Perpignan avec une colonne mobile de sept cents hommes, composée de compagnies de réserve et de détachemens portugais, parcourut pendant le mois de juin les hautes vallées de Gavarnie et d'Arrajonet, et poussa jusqu'à la Junquera, première ville de Catalogne. De-là, il rendit compte du blocus de Figuières et de l'entreprise échouée sur Girone. On ne tarda pas à recevoir à Bayonne la confirmation de cette nouvelle, par le général Duhesme lui-même. Il demandait avec instance qu'on s'occupât de Figuières, afin que cette forteresse ne se rendît pas faute de vivres. Il s'engageait, dès qu'une colonne

de troupes de secours paraîtrait du côté de Figuières, à en porter à l'instant même une sur Gironne.

QUOIQUE les affaires de Catalogne n'eussent pas en ce moment la même importance que les opérations militaires du nord-ouest, du centre et du midi de l'Espagne, l'Empereur sentit qu'aucune partie ne pouvait être négligée impunément dans une pareille guerre. Il chargea le général de division Reille, son aide-de-camp, après avoir été long-temps celui de Masséna, de ravitailler Figuières et prendre Roses. Ce général devait joindre une portion de la colonne de Ritai au cent treizième régiment, corps nouveau formé avec une conscription toscane, aux détachemens de marche à pied et à cheval du corps des Pyrénées-Orientales et à une bte rie de six bouches à feu. D'autres compagnies départementales qui n'avaient pas encore été appelées au service actif, devaient bientôt arriver, ainsi qu'un bataillon

des légions de réserve attendu de Grenoble; le bataillon valaisan, venant du Port-Maurice, et tout ce qu'on pourrait prendre dans les dépôts de la frontière des Alpes, et même dans le Piémont; de sorte qu'avant la mi-juillet, ce corps devait avoir près de huit mille combattans. Avec une pareille force, Reille devait opérer sur Gironne. Les trois départemens des Pyrénées-Orientales, de l'Arriège et de la Haute-Garonne, limitrophes à la Catalogne, furent mis sous son commandement. On l'autorisa à y lever des gardes nationales. On le prévint qu'à peine entré en opération, il serait appuyé par une division de réserve d'Italiens et de Napolitains, qui, déjà partie des bords du Pô, serait embarquée à Valence en Dauphiné, sur le Rhône, et conduite en poste d'Avignon à Perpignan. L'administration donna des ordres pour approvisionner, armer et mettre en défense les places long-temps négligées de cette frontière, comme Mont-Louis, Fort-les-Bains, Fort-de-la-Garde, Bellegarde et

Villefranche. On commença à fabriquer dans tous les fours de la onzième division militaire, une grande quantité de biscuit qui devait être emmagasiné dans les places de la Catalogne.

REILLE arriva le 3 juillet à Perpignan. Il porta, le 4, son quartier-général à Bellegarde. Le 5, il alla à Figuières : avec de bonnes troupes, ce n'eût été qu'une promenade militaire. On laissa en France les gardes nationales, parce qu'elles auraient déserté, si on eût voulu leur faire passer la frontière. La colonne était composée des deux bataillons du cent treizième, de quelques compagnies départementales, de cent cinquante Suisses et de deux pièces de canon. Pris un à un, les conscrits toscans étaient de beaucoup inférieurs aux Miquelets, et considérés en corps, ils ne valaient guère mieux qu'eux. Reille les fit marcher en colonnes à travers les vignes et les oliviers, afin qu'ils ne se débandassent pas au sifflement des balles qu'ils entendaient pour

la première fois. Arrivé au bord de la Muga , il se jeta à gauche pour éviter le pont de moulins qu'il supposait retranché et fortement gardé, et passa la rivière à gué, en face du fort de San-Fernando. Malgré le peu de danger et la vue de la forteresse qu'ils allaient délivrer, peu s'en fallut que les Toscans ne prissent la fuite, et ne laissassent l'artillerie au milieu de l'eau. La colonne perdit dans cette marche huit hommes tués, douze blessés et vingt-cinq fuyards pris par les paysans. Elle s'empara de deux pièces de canon dans la ville. On fit entrer dans le fort cinquante mulets chargés de farine et douze bœufs. Le blocus des Espagnols avait été si peu serré, et le colonel commandant dans le fort avait mis tant d'ordre dans les vivres, qu'il avait fait la moisson dans les champs voisins de ses glacis, et qu'il lui restait encore pour huit jours de pain. Il avait jeté dans la ville des bombes qui bouleversèrent les deux tiers des maisons. Il n'y resta pas un seul habitant.

FIGUIÈRES ravitaillé et la garnison renforcée, Reille avait rempli le premier objet de sa mission. Quand il eut reçu quelques-uns des renforts qu'il attendait, il s'occupa des autres parties. Le 11 juillet, il prit le chemin de Roses, bourgade de pêcheurs à quatre lieues de Figuières, et fortifiée à l'est par un pentagone régulier formant citadelle, et à l'ouest par un fort isolé bâti à onze cents toises de la bourgade, sur la pointe d'un rocher que baignent les eaux de la mer. En traversant la fertile plaine de l'Ampourdan, les Français ne rencontrèrent que des visages ennemis. La population entière de Castellon de Ampurias, petite ville sur le passage, alla au-devant d'eux. Cette bonne réception fit croire au général qu'il entrerait dans la citadelle de Roses sans coup férir ; mais lorsqu'il arriva, les ponts-levis étaient levés, et bien que l'enceinte fût encore ruinée jusqu'au-dessous du cordon, à l'endroit de la brèche de 1795, que les logemens n'eussent pas été réparés, qu'il n'y eût dans la place

que six canons en batterie sur le front de terre, et seulement soixante canonniers auxquels s'étaient joints trois ou quatre cents Miquelets de la campagne, le commandant se crut à l'abri d'un coup de main. Aussi retint-il prisonniers contre les lois de la guerre l'officier parlementaire et le trompette qu'on lui avait envoyés. Il répondit aux paroles de paix par une vive fusillade. Le général français se disposait néanmoins à y prendre position, lorsqu'il fut averti que la contrée parcourue si pacifiquement le matin, était maintenant tout entière en armes. Don Juan Clavos avait fait sonner le tocsin partout et rassemblé sur les derrières de la marche, une masse de quatre à cinq mille Miquelets et Somatènes. Reille, s'éloignant aussitôt des remparts de Roses, revint sur ses pas, enfonça les Catalans et leur prit un canon, le seul qu'ils eussent. Il bivouaqua cette nuit près de Castellon de Ampurias, et rentra le 12 à Figuières, après avoir éprouvé, par le tiraillement continu qu'il eut à soutenir devant Roses et pen-

dant sa marche rétrograde , une perte de deux cents hommes en tués, blessés et prisonniers. Peu de jours après, des bâtimens anglais et espagnols vinrent mouiller à la rade de Roses et amenèrent du renfort , des munitions , des vivres à la garnison.

Au reste, cet essai infructueux n'apporta point de retard aux opérations principales. Duhesme, en apprenant le déblocement de Figuières, avait donné rendez-vous à Reille sous les murs de Girone et lui demanda d'y amener, outre un équipage de pièces de siège, un approvisionnement de bombes de dix pouces pour des mortiers de ce calibre qui faisaient partie de l'équipage tiré de Barcelone, et un approvisionnement de biscuit. Comme il était le plus éloigné, il se remit en route dès le 10 juillet avec neuf bataillons d'infanterie, trois escadrons de cavalerie formant ensemble un corps de six mille hommes, et un équipage de vingt-deux canons, mortiers et obusiers de siège,

trente échelles de rempart, et tout l'attirail nécessaire traîné par les mules et les chevaux d'attelage de la ville de Barcelone. Les Catalans avaient rempli la route d'abatis et d'autres obstacles, et fait sauter en maint endroit les rochers pour la couvrir de décombres. Des partis dirigés par don Francisco Milans et par deux frères Francisco et Géronдино Besos de Guixols, fusillaient les Français en tête et en queue sur le flanc du côté de la montagne, tandis que du côté de la mer une frégate anglaise, une demi-galère et trois felouques catalanes les escortaient à coups de canon. Avec de pareils obstacles à surmonter, on ne pouvait qu'avancer lentement. Au-delà de Mataro, le général de brigade Goulas fut détaché avec trois bataillons, pour couvrir le flanc gauche de la marche, en bloquant momentanément le fort d'Hostalrich. Ce détachement rejoignit la colonne principale le 22, devant Girone. Le général Duhesme s'approcha autant qu'il put de la ville, et fit tirer quelques obus pour avertir de son arrivée les

troupes attendues de Figuières. Le colonel Zenardi à la tête de son régiment, le deuxième de chasseurs napolitains, d'un bataillon italien et d'un autre français, alla au-devant du général Reille.

Celui-ci n'avait pas perdu un moment pour concourir à l'exécution de la partie du plan d'opérations qui lui était confiée. Il mit une bonne garnison dans San-Fernando de Figuières, et assura la défense de ce point de départ si important dans la guerre de Catalogne. On forma à Perpignan et à Figuières des convois d'artillerie composés de ce qui manquait à l'équipage de siège du général Duhesme. Les bataillons de renfort qui arrivaient au corps du général Reille, escortèrent ces convois; l'escorte était bien nécessaire, car les contrebandiers de la haute vallée de Moya, les Miquelets de 1795 et les Somatènes de la montagne, rôdaient sans cesse autour de la Junquera, et ne laissaient pas passer un homme, un détachement, même un bataillon, sans tomber dessus. Les

arrivans de France reconnaissaient qu'ils avaient mis le pied sur la terre d'Espagne, aux coups de fusil dont ils étaient soudain assaillis. Le jeune prince de Salm-Kirbourg, officier d'ordonnance de l'Empereur, et plusieurs aides-de-camp, porteurs de dépêches, furent pris de cette manière, aussitôt après l'ouverture des hostilités.

Le 23 Reille prit le chemin de Girone. Son corps expéditionnaire, composé de cinq mille hommes d'infanterie (neuf bataillons) et quatre cents chevaux, passa la Fluvia à gué, mit le feu au village de Bascara, d'où l'on avait tiré sur la colonne, et arriva le 24 au matin à Pont-Mayor devant Girone où la jonction avec le corps de Duhesme fut opérée.

LA première condition pour prendre une pareille place était de la séparer de tout rapport extérieur; ce qui exigeait une force de beaucoup supérieure à celle que les Français pouvaient employer contre elle. Aussi ne put-on

point penser à faire un blocus en règle. Les deux corps agissans communiquaient ensemble, d'une part, en avant de Pont-Mayor, et de l'autre, par des gués jalonnés sur le Tervis-à-vis Santa-Eugenia. A la première crue des eaux, cette dernière communication ne pouvait manquer d'être interrompue. Comme les corps étaient composés inégalement, on mêla ensemble des corps anciens et des corps nouveaux, afin de répartir les charges également. Bien que Reille ne fût pas explicitement sous les ordres de Duhesme, il s'y mit de lui-même, ayant trop de lumières pour ne pas sentir que la concentration du commandement était indispensable, et trop de patriotisme pour ne point faire dans l'intérêt du service, ce que lui conseillait sa raison. Le général Duhesme fit construire sur l'emplacement des anciennes tours abandonnées de Saint-Louis et de Saint-Daniel, deux batteries dont l'une, composée de deux pièces de seize, devait battre en brèche le fort, tandis que l'autre de deux pièces de douze